

## CHAPITRE V

### L'ORGANISME SOCIAL

#### BIOLOGIE DES SOCIÉTÉS

Jusqu'à présent, nous avons considéré l'homme comme phylum c'est-à-dire comme suite d'individus collectifs se relayant dans le temps et aboutissant à l'*homo sapiens*. Ces individus spécifiques (Australanthrope, Archanthrope, Paléanthrope) ont accompagné le développement de la technique et du langage, jusqu'au point d'affleurement dans l'*homo sapiens*. On assiste avec ce dernier à une transformation du rythme d'évolution technique, transformation qui paraît imputable à une modification importante de l'appareil cérébral. La coïncidence de ces faits avec l'apparition d'un dispositif social fondé sur des valeurs culturelles qui fractionnent en ethnies l'espèce zoologique humaine, s'est finalement laissé entrevoir, impliquant un type nouveau de rapports entre l'individu et le dispositif de groupement dont il tire son efficacité. Cela pourrait conduire à supposer que la vie sociale apparaît au niveau de l'*homo sapiens*, ce qui est faux, car, pour plusieurs raisons, il faut admettre qu'à ses stades les plus primitifs même, l'Anthropien est un être social. Il n'est pas nécessaire pour le démontrer d'avoir recours aux anthropoïdes qui, sous des formes diverses, ont une vie de société

organisée, car les faits de groupement à bénéfice mutuel chez les Mammifères, plus largement chez les Vertébrés et plus largement encore dans tout le monde vivant, sont suffisamment nombreux pour montrer qu'il y a, dans la vie sociale, une option biologique fondamentale au même titre que dans la symétrie bilatérale par opposition à la symétrie radiale, ou que dans la spécialisation du membre antérieur pour la préhension.

Le rapport individu-société varie, chez l'homme, en fonction directe de l'évolution des structures techno-économiques et il est important de définir celles-ci pour comprendre certaines des propriétés du corps social aux différentes étapes de l'évolution. La conséquence la plus directe du niveau technique sur le groupe social intéresse la densité même de ce groupe ; à partir du moment où l'évolution intellectuelle crée des valeurs propres à l'*homo sapiens*, le rapport « niveau technique-densité sociale » devient le facteur principal du progrès. Dans le chapitre XIII, on assistera à la saisie du monde extérieur par les symboles, à l'acheminement vers la constitution d'un univers totalement humanisé. Au point présent, il est suffisant mais indispensable de prendre conscience des termes de la prise matérielle de l'homme sur le milieu et de fixer par conséquent les grandes étapes de son développement technique et économique.

L'analyse des techniques montre que dans le temps elles se comportent à la manière des espèces vivantes, jouissant d'une force d'évolution qui semble leur être propre et tendre à les faire échapper à l'emprise de l'homme. Ce qu'il peut y avoir d'inexact dans la formule devenue banale de « l'homme dépassé par ses techniques » n'est pas douteux, mais il n'en reste pas moins une singulière similitude (sur laquelle j'ai plusieurs fois insisté), entre la paléontologie et l'évolution technique (notamment dans *Milieu et Techniques*, pp. 357-361). Il y aurait donc à faire une véritable biologie

de la technique, à considérer le corps social comme un être indépendant du corps zoologique, animé par l'homme, mais cumulant une telle somme d'effets imprévisibles que sa structure intime surplombe de très haut les moyens d'appréhension des individus. Ce corps social démesuré est-il le résultat d'une évolution progressive comparable et synchronisable avec celle du cerveau ou bien d'autres raisons, de caractère non biologique, déterminent-elles la forme prise en moins de 10 000 ans par les sociétés actuelles ? Un inventaire rapide des sociétés telles que nous pouvons les reconstituer d'âge en âge apportera peut-être quelques éléments d'une réponse.

En prenant pour thème de la première partie de ce livre l'histoire du cerveau et de la main, j'ai eu le désir de commencer par un véritable commencement puisque l'homme est d'abord perceptible dans sa réalité corporelle et il semble que la suite normale soit de mesurer d'abord le résultat des actions de la main, c'est-à-dire ce que l'homme s'est fabriqué pour pouvoir exercer sa pensée. Il y a dans une telle démarche un certain risque qui est de méconnaître ce qu'il y a d'incorporel dans la réalité de l'homme. Dire qu'il n'y a pas de cerveau humain, donc de pensée humaine sans station verticale élimine le fait qu'il n'y aurait pas de station verticale « humaine » sans la tendance générale au progrès adaptatif du système nerveux central. La coïncidence entre l'évolution de la station et celle du système nerveux pour réaliser l'homme est évidente et sa destinée humaine apparaît comme une véritable vocation paléontologique qui pourrait être déterminée par la lente émergence de la pensée réfléchie à travers les temps géologiques, dans une perspective teilhardienne : mais alors qu'on peut prouver sur pièces le premier terme, il n'est possible d'apporter que des témoins métaphysiques du fait que la pensée peut avoir guidé l'évolution, ce qui porte le débat sur un terrain auquel la méthode paléontologique n'est qu'imparfaitement adaptée. Lorsqu'on passe du plan